

Concrètement, au niveau de la Samarcande, nous allons prochainement organiser un jeu pour les jeunes intitulé «Bruxelles X», sorte de jeu de piste qui leur permettra de découvrir Bruxelles et des quartiers qu'ils ne connaissent pas. On les fera notamment passer par divers lieux culturels. Ce jeu se déroulera entre janvier et avril 2009.

Une autre piste serait d'analyser ce que les jeunes connaissent de leur propre quartier. Il est important de faire le tour de ce qui existe près de chez eux. On souhaite aussi travailler sur le regard. La coexistence est parfois difficile. Les jeunes ont un regard assez dur vis-à-vis des autres. Nous souhaitons promouvoir la rencontre, qui doit être cadrée, en fonction des individus. Les groupes se rencontrent dans certains lieux tels que les gares, la rue Neuve, mais qui ne sont pas cadrés. Je m'interroge aussi sur les facteurs qui créent cette immobilité. Il faudrait regarder du côté de l'action sociale et politique; certaines actions créent, sans le vouloir, de l'immobilité.

Comme les parents ont déjà assez de responsabilités, nous ciblons davantage notre action du côté des jeunes. On souhaite surtout leur procurer une certaine autonomie. Nous n'avons pas envie de nous attaquer au monde de l'école, qui ne peut pas tout régler, même s'il crée lui aussi des inégalités. On a plus de marge de manœuvre au niveau social pour arranger les choses.

Je suis également favorable au décloisonnement de nos institutions (l'aide à la jeunesse, l'enseignement, la culture, etc.). L'idéal serait de créer des ponts entre individus.

Par ailleurs, en ce qui concerne la politique de cohésion sociale, ce qui nous dérange, c'est qu'on ne finance pas toutes les communes bruxelloises. Le financement encourage la cohésion sociale, mais Woluwe, par exemple, ne reçoit rien! Il ne faut pas supprimer le financement par D+, mais il y a quelque chose qui cloche! Il n'y a finalement de cohésion sociale qu'entre gens défavorisés...". ■

1. "Jeunes en ville, Bruxelles à dos? L'appropriation de l'espace urbain bruxellois par des jeunes de différents quartiers", par Olivier BAILLY, Madeleine GUYOT, Almos MIHALY et Ahmed OUAMARA, Bruxelles en mouvement, mai 2008.

LE SOIR

08-09/11/2008

APPRENDRE DE SES ERREURS À TOUT ÂGE?

Si apprendre de ses erreurs fait partie des stratégies classiques de l'apprentissage, cette méthode n'est apparemment pas concluante à tous les âges. Une étude, publiée dans *The Journal of neuroscience*, tend en effet à montrer qu'un enfant de 8 ans ne tire pas autant profit d'une expérience négative qu'un adolescent ou un adulte. On n'apprend pas de la même façon à 8, 12 ou 18 ans, et ces différences apparaissent également au niveau cérébral.



Les enfants de 8 ans profiteraient moins de leurs erreurs que les adultes...

Chez les enfants de 8 à 9 ans, les aires responsables du contrôle cognitif réagissent fortement à des commentaires positifs, mais peinent à s'activer si les remarques sont négatives. Ces résultats confirment qu'il est difficile pour un jeune enfant d'apprendre de ses erreurs. Les auteurs espèrent donc que cette nouvelle information sera prise en compte, notamment par les enseignants.

Et vous, qu'en dites-vous?

■ Marie-Pascale NOËL, professeur de neuropsychologie de l'enfant à la Faculté de Psychologie de Louvain-la-Neuve:

"Le point crucial de cet article paru dans *The Journal of neuroscience*"

concerne une interaction significative entre le type de feedback et l'âge de l'enfant, qui montre qu'au niveau du nombre d'erreurs, la différence entre feedback positif et négatif est plus marquée chez les petits de 8-9 ans que chez l'adulte. Mais cette interaction ne se retrouve pas au niveau des temps de réponse. Il est clair que, de toute façon, d'une manière générale, les performances des enfants sont plus faibles que celles des adultes. En fait, tout le monde profite du feedback, et tout le monde profite mieux d'un feedback positif que négatif. Les enfants tirent simplement un peu moins profit du négatif. Cependant, mettre le doigt uniquement sur cet aspect des choses ne me paraît pas juste. L'étude nous montre en effet que, lors d'un feedback négatif, les enfants présentent tout de même un taux de réponses correctes de 65%. Ils parviennent donc malgré tout à progresser! En réalité, tout le monde préfère le feedback positif, car cela renforce notamment l'image de soi.

Ceci dit, pourquoi les enfants de 8-9 ans bénéficient-ils un peu moins d'un feedback négatif? Il est possible que cela vienne d'une difficulté à inhiber la réponse antérieure donnée. Et d'une difficulté à faire preuve de flexibilité, afin d'adapter sa réponse. Ces capacités d'inhibition et de réflexivité prennent, en effet, du temps à se développer. Bien entendu, de son côté, l'enseignant ne dit pas simplement à l'enfant qu'une réponse est fautive, mais il justifie, explique les choses pour l'aiguiller vers une autre réponse. Cette nouvelle information ne va donc pas révolutionner les apprentissages! L'enseignant doit tenir compte du fait que l'enfant est limité dans toute une série de choses, dont la capacité d'inhibition ou la réflexivité, mais aussi des différences individuelles, liées à l'âge et à chacun. Un enfant hyperactif aura, par exemple, encore plus de difficultés d'inhibition et de contrôle. Mais ça, je pense que la plupart des enseignants l'ont déjà bien compris!". ■

BRIGITTE GERARD